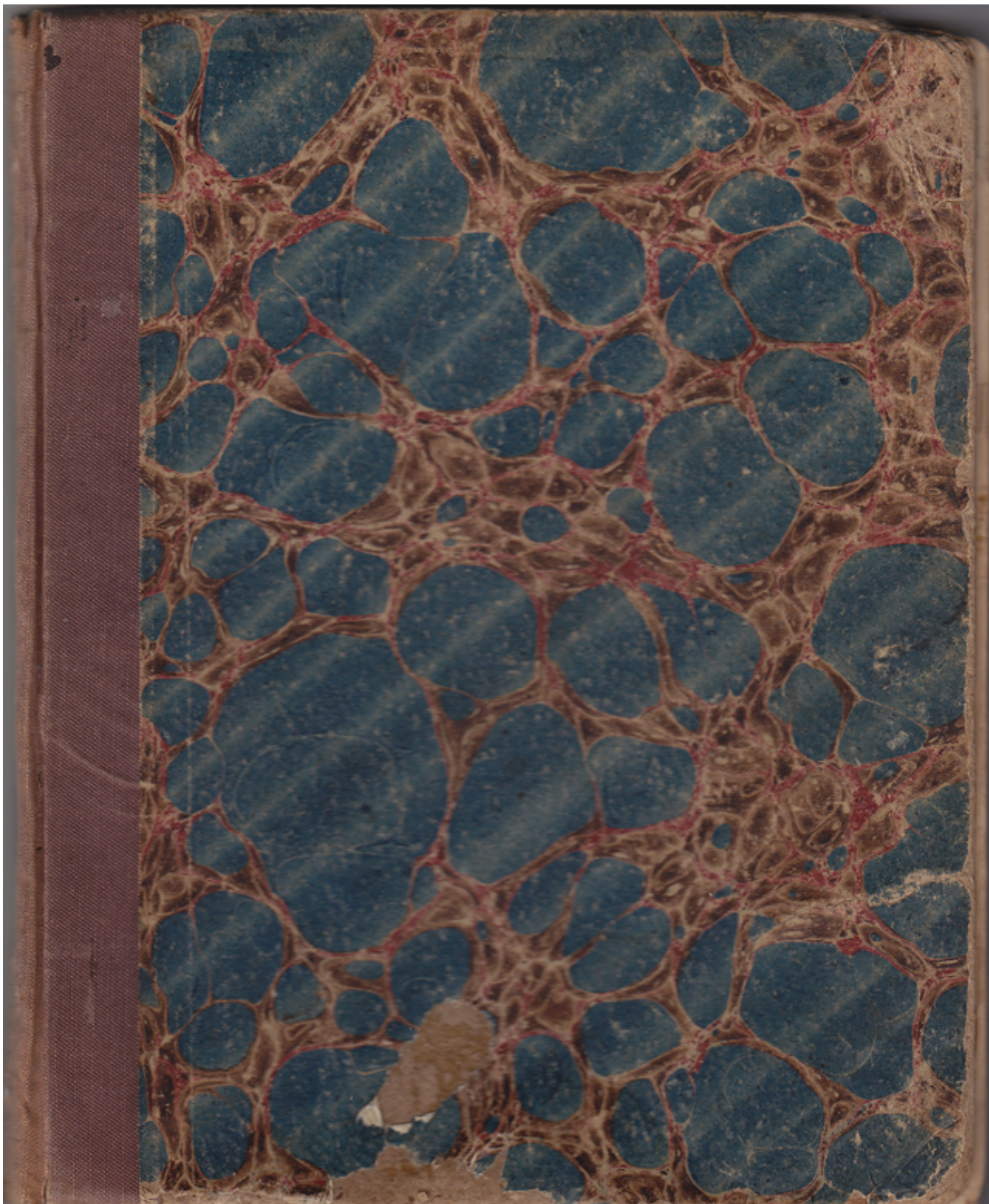




Marie Jones

2nd

Congregation de Notre Dame
St. Francois 18 Janvier 1883

Bonne nuit.

J'ai été si bien accueilli
toutes les fois que je vous ai demandé quelque
chose, que j'ose encore aujourd'hui implorer
une faveur.

Vous devez vous rappeler, comme le temps
a été bien froid dans la semaine du feu de
l'an. Cabine à St. Francois, il est toujours
aussi rigoureux. De dimanche, quand je vais
à la messe, je reviens les pieds comme des gla-
çons. Si j'avais une bonne paire de bottines
de drap, j'aurais sans doute moins froid, et
il me semble que mes prières seraient plus

servantes. J'espère que vous acquiescerez à mon
desir. Je saurais bien vous en dédommager en
m'appliquant à mes devoirs avec plus d'a-
dour que jamais, et en continuant toujours
à prier Dieu pour qu'il vous conserve encore
longtemps à ma tendresse en vous comblant
de ses grâces privilégiées.

Laissez-moi déposer sur vos joues une
douzaine de baisers pour vous, pour papa
et pour mes petite frères ainsi que mes pe-
tites sœurs.

Votre

Votre affectionnée enfant

M. Jovias

C. de Marie

Congregation de Notre Dame
St. Francois 15 Fevrier 1884.

Chers amis,

La joie est aujourd'hui peinte
sur ma figure, tu ne saurais t'imaginer pourquoi.
Ah! c'est que nous venons de terminer une belle re-
traite de trois jours! N'est-ce pas que nous avons
eu le temps de rentrer nous-mêmes? Je t'assure que
j'en avais grand besoin, aussi j'en ai bien profité,
pas une seule minute n'a été perdue.

L'ouverture a eu lieu le dix février. Nous avons
eu une belle instruction, et le salut. Le soir ce n'é-
tait pas encore silence; nous avons eu récréation jusqu'à
huit heures. Alors, nous avons dit adieu à
tous nos amusements pour jusqu'au quatorze.
Durant ces jours heureux nous avons mis de co-

de toutes nos occupations pour ne s'occuper que
des choses spirituelles. Nous avons récité tous les jours
l'office et les vœux de la S^{te} Vierge.

Des confessions ont commencé mardi matin
pour se terminer mercredi soir. Je me suis préparée
à cette sainte action du mieux que j'ai pu, car pour
assurer le fruit de ma retraite, elle devait être faite di-
gnement. Jeudi matin nous nous préparions à
la S^{te} Communion, car c'est en ce jour que la
crose a eu lieu. Elle a été des plus propres à nous
faire rentrer en nous-mêmes, parce que c'est en
ce jour que notre compagne de classe, Philomène
Davoie, a été inhumée. Elle est morte mardi
matin après avoir mené une vie des plus édifi-
cantes. C'est alors que j'ai compris que la vie n'est
qu'un passage, et que la plus douce consolation
que l'on puisse avoir à l'heure de la mort est
celle d'avoir bien vécu.

Adieu, chère amie, prie la S^{te} Vierge pour
que j'aie persévéré dans les bonnes résolutions
que j'ai prises.

Les souhaits de l'âne.

La campagne entière est ravivée par les souffles légers du zéphir. Tout le monde se réjouit; l'âne seul pleure et se plaint parce que les fleurs qu'on lui fait porter sont trop pesantes. Il désire l'été et trouve qu'il vient pas vite.

Enfin il arrive, à la grande joie du baudet. Mais, hélas! son bonheur n'est pas de longue durée, car, tombé entre les mains d'un maître dur, qui, tous les matins, le charge de légumes qu'il doit porter toute la journée, l'âne se voit fouetté, maltraité, et appelle l'automne avec anxiété.

L'automne ne tarde pas à arriver, amenant avec lui de nouvelles misères pour le pauvre animal, car, changé de saison, il n'a pas changé de maître; il se voit forcé de transporter des fruits, et trouve cette besogne plus fatigante que la précédente. Cependant il se console en pensant que l'hiver mettra fin à tous ses chagrins.

Le pauvre âne se croit maintenant heureux

car l'hiver commence. C'est tout le contraire. Tous les matins, son maître, l'attelle, beau temps mauvais temps, pour aller charroier le fumier dans les champs. L'animal voit alors que pour goûter un peu de paix, il lui fallait se contenter de ce qu'il avait.

Cette fable nous apprend que demander un changement de position, c'est le plus souvent demander un changement de misères.

M. Joncas

Congrégation de Notre-Dame
St François 26 Février 1884

Chère Joséphine,

Mille tes pleurs aux miennes!
Nous avions dans notre famille une fleur d'innocence, un ange de pitié dans mon petit frère Louis.
La fleur s'est détachée de la tige, l'ange a pris son essort vers le ciel. O mort cruelle, impitoyable, qui nous enlève nos plus chères affections! Il était l'orgueil de notre mère, l'espoir de papa.
Grand-père avait concentré en lui toutes ses espérances et croyait le voir un jour semblable à son fils, pieux comme notre bonne mère.

Malas! toutes ces espérances sont déçues, et il nous faut dire adieu au plaisir de le voir. Adieu, adieu! ange béni, frère chéri. La terre n'était

plus digne de toi. A peine, au début de ton pèlerinage,
le bon Dieu te trouvait, mûr pour le ciel.

Aide-moi à prier pour lui, chère amie, car il faut
être si pur pour rentrer en paradis. Cher frère, descends
quelquefois jusqu'à nous, et apprends-nous comment
se changent au ciel les douleurs de la terre.

Pardons, chère Joséphine, le chagrin m'égare. Adieu
et écris-moi bien vite. Personne, je crois, ne pourra me
consoler d'une si grande perte que celle qu'on appelle
avec raison la consolation des affligés.

Ton amie affligée
M. Jonas

Congregation de Notre Dame
St. Francois 4 Mars 1884

Bonne maman,

Quoique bien éloignée de vous, je n'ai pas oublié que c'est le cinq mars le jour de votre fête; il y a longtemps que j'y pense, et je vous en donne des preuves, en vous envoyant, avec mes vœux de bonheur et mes tendres baisers, une gentille carte du Canada. Soyez assurée, chère maman, que j'ai employé tout mon savoir faire; ma maîtresse en est satisfaite, et ma plus grande ambition est celle de vous être agréable. Si j'eusse eu quelque chose de plus beau, j'en aurais fait le sacrifice volontiers, mais c'est, je crois, ce que vous aimerez le mieux; elle vous prouvera le bon cœur et la bonne volonté de votre petite fille.

Embrassez pour moi papa ainsi que José-
phine, et gardez pour vous les meilleures ca-
resses de,

Votre respectueuse enfant
M^{lle}. Joncas
Enfant de Marie

Congregation du Veuve Dame
St. Francois 11 Sept. 1884

Chère Mary,

Je ne voulais donc, de
nouveau, qu'un court. Je ne me ren-
dais pas du tout, il faut, avoir
aussi que nous sommes bien mieux
que dans le premier couvent. Nous sommes
plus grandement, et nos occupations
continuelles nous empêchent de penser
à l'avenir.

Maintenant il faut que je te
disse un mot de mes pendants. Je me suis
très bien amusé tout le temps, il est
vrai qu'il n'a pas toujours fait beau,
mais quand le temps me me permettait

Pas de sortir, je restais à la maison, et
j'y goûtais autant de plaisir qu'il
en fait beau. Vers le milieu d'août,
je suis allée à Québec avec papa et ma-
man. Vous nous sommes fait prendre à
la pluie, presque au moment de partir, à
part cela nous avons fait un bien beau
voyage.

Adieu, chère Marg. je te souhaite du
plaisir, autant que j'en ai dans mon nouveau
ciment. Présente mes amitiés à toute ta fa-
mille, et garde pour toi autant de bés qu'il
te plaira.

Toujours votre
M. J. mas.
Enfant de Marie.

Congregation de Notre-Dame
St. Francois 18 Sept. 1884

Cher Em,

Quel bonheur tu goûtes
dans ton beau pensionnat! Je me suis pas sur-
pris de ce que l'innocence ait point encore abor-
dée. Vivre dans le sanctuaire de Marie, pouvoir à chaque
instant du jour aller déposer tes petites prières dans le
sein de son divin Fils, et lui demander les grâces dont
tu as besoin; passer le reste du temps avec d'ai-
mables compagnes toujours prêtes à rendre service, est-
il, pour toi, plus doux que cela, là? Oh! non, certai-
nement, non. Quant à moi, je suis bien d'être
aussi favorisée; il faut que j'ai l'œil à tout; au
ménage, à la cuisine, à la laiterie, et surtout à
mon petit frère Joseph qui est bien malade.

Après avoir coupé ou enroulé toute la journée, je
me sens heureux de passer la nuit à son chevet;
il sait si bien se faire aimer malgré ses cris et ses
pleurs.

Quel milieu de toutes mes occupations, je
ne puis m'empêcher de tourner mes regards vers a
bon courant, où j'ai passé de si heureuses an-
nées, et où, je comprends qu'il serait de la plus
grande nécessité pour moi de retourner encore quelque
temps pour compléter mon éducation.

Papa et maman sont bien. Pamela
travaille toujours à son tricot. La petite
Gerilda passe ses journées à habiller sa poupée.
Il n'est pas jusqu'à mon petit Lido qui
n'ait aussi son ouvrage: il passe son temps
dans le jardin à chasser les poules.

Je termine en te souhaitant du courage dans
tes études, et te donne des bœcs à volonté,

De
Ton ami intime
M. Jonas

Le Orage et l'Enfant qui se trouve caché à son péril.

Dans le nord-est de l'Ecosse, entre le bourg
de Annan et le lac Deven, cilié par la cap-
tivité de Marie Stuart, était une petite
cabane habitée par une femme infirme et son
fils âgé de cinq ans. Une nuit d'été, la
pauvre femme est éveillée par un coup de vent
qui ébranle son humble toit. Son premier
mouvement est de courir au berceau ^{de son} enfant. Il
dormait profondément; ses petites mains
blanches, pressées autour de son cou, formaient
comme un cercle d'ivoire qui entourait ses plus
chers flots. Rassurée sur ce côté, elle se
traîne vers la porte, l'entreouvre et regarde. Un
terrible orage se préparait: l'air était tellement
sourd qu'elle pouvait à peine respirer; la lune,
qui avait apparu dans un ciel pur, était main-
tenant perdue dans les nuages; le vent soufflait

avec violence, renversant tout sur son passage,
la pluie tombait par torrents. La pauvre
femme peu rassurée ferma la porte, targa les
chaises et alla s'asseoir aussi près qu'il possible
du berceau de son enfant, attendant le premier
coup de tonnerre. Enfin, il arriva. La pauvre
infirme resta glacée d'effroi. Une pensée soudaine
venait de se présenter à son esprit. Elle avait
entendu dire que la foudre tombait avec rapidité
et que les personnes qu'elle frappait conservaient
la même posture qu si elles n'avaient été vivantes.
Elle pensait qu'il pouvait bien en être ainsi de
son fils, et elle espérait tous ses mouvements. Mais
l'enfant ne remuait pas. Tout à coup une
goutte d'eau qui avait percé le toit, vint tom-
ber sur son cou. Il se débatta, ouvrit un œil par
dessus, s'étendit dans son lit, et se pendait. Oh on
Dieu! s'écria la pauvre femme, que vous êtes
bon! Vous entendez les soupirs d'une mal-
heureuse mise à travers la fenêtre, et vous
veillez sur son enfant! Si bruit du tonnerre

s'éloignait peu à peu, quand tout à coup un
coup épouvantable fêta la pauvre femme à
genoux.

La nuit se passa sans autre accident.
Le matin l'enfant se réveilla. Sa mère
était encore à genoux. D'apercevant, il s'écria:
"Oh! maman, pourquoi as-tu commencé
ta prière sans ton enfant? Ce n'est pas
bien cela. De bon Dieu ne la bénira cer-
tainement pas. Puis, se levant, il court
embrasser sa mère, mais celle-ci ne lui ré-
pond pas. Elle était morte." Le dernier
coup de tonnerre avait frappé la pauvre
femme. L'enfant leva les mains au ciel,
l'appui des orphelins, et son cœur se fonda
en une prière ardente pour le repos de sa
pauvre mère; tout jeune qu'il était, il com-
prenait son malheur.

Un riche seigneur des environs adopta le
pauvre orphelin et en fit son comme de son
propre enfant.

M. Jonas

Congrégation de Notre-Dame
St François 3 Octobre 1884

Chère Parvula,

Maintenant que nous
sommes entrées dans le couvent, nous
t'en donner une petite description. Figure-
toi une grande bâtisse de pierre de trois étages,
à toit français, surmontée d'un clocher; située
sur un beau petit rocher, sur le haut duquel
nous pourrions voir d'un côté le beau fleuve
St Laurent, et de l'autre la petite rivière
du Sud. Voilà pour l'extérieur. L'inté-
rieur n'est pas moins agréable. Nous avons
tout ce dont nous avons besoin: procure, dé-
pense, infirmerie, un beau et grand dortoir,
de belles classes, et surtout une magnifique

chapelle. C'est là, qu'à chaque instant, du
jour, nous puissions les gloires qui nous sont
nécessaires pour supporter les petites contrariétés
qui nous viennent de temps en temps, de
la part de Dieu. N'est-ce pas que nous
sommes vraiment heureux, dans notre cher
pensionnat ? Il faut y demeurer pour être
à même d'en apprécier tous les charmes.

En terminant, j'ai une petite faveur à te
demander. Comme tu es bien éloigné de
moi, et qu'il m'est impossible d'aller te
voir, avant trois ou quatre ans, alors que j'au-
rai fini mes études, je serais contente d'avoir
ton portrait, et puisque le bonheur de te voir
en personne ne m'est pas donné, j'aurais du
moins celui de voir ton aimable ressemblance.

En attendant que ce bonheur me soit réservé,
je t'embrasse bien fort,

PD
Ton amie affectionnée
M^{lle} Jours

Congregation de V. Dame
St. Francois 10 Octobre 1884

Cher Basilie,

Nous avons eu lieu la fête
des Anges Gardiens. A cette occasion,
nous avons été passer la journée au bois. Nous
sommes parties vers huit heures du matin.
Un épais brouillard couvrait la campagne,
et nous empêchait de rien distinguer. Nous
arrivâmes à notre but vers neuf heures.
Nous étions en plein bois, aussi nous avions
beau à prendre nos ébats, à jouer, à courir
sur la pelouse, etc., ce dont nous ne nous sommes
pas privés. Nous avons cueilli des montagnes.
Qu'ils étaient jolis les petites myosotis, fleurs
bien-aimées de la Vierge! Après quelques

heures de récréation, nous avons pris notre dîner
sur l'herbe. Rien n'était plus délicieux.

Celles qui ne se tiennent pas bien à table,
pourraient appuyer leurs coudes, sans craindre
de réprimandes, répandre leurs vers sur la
nappe, sans être obligés de s'essuyer, manger
un peu avec leurs doigts etc. J'aurais bien ai-
mé à coucher un soir, d'un arbre, sur la
mousse, non seule, car, pour tout avouer, je
suis trop poltron; mais tout plaisir a
une fin, et il était grand temps de songer
au départ. De retour à notre pensionnat,
nous avons été déposer un bouquet de fleurs
sur l'autel de Vierge, et nous en avons gar-
di quelques-unes comme souvenirs de notre
joyeuse promenade.

J'ai passé une heureuse journée, sans
autre regret que celui de ne pas avoir mon ai-
mable Quirici à mes côtés.

Adieu, chère amie, reçoit un gros baiser de,
Ta bien meilleure amie

Congregation de Notre Dame
St. Francois 17 Octobre 1884

Chère Wilhelmine,

La dernière lettre m'a fait bien de la peine. Le découragement est indigne d'un cœur noble, d'une âme véritablement chrétienne. Pourquoi te désoler ainsi, quand tu as pour ami fidèle qui compatit à toutes tes douleurs? Aucune personne n'est exempt de maux sur la terre. Dieu les a distribués indistinctement. Quelle est celle qui n'a pas été torturée par la maladie, ou par les coups du malheur? Quelle est celle qui peut passer une journée sans éprouver des souffrances? Les tiennes n'ont aucun terme, dis-tu? Ah! chère

ami, il ne faut pas te décourager pour cela, car c'est signe que Dieu t'aime, et qu'il veut te faire expier sur la terre les fautes que tu as commises, afin de t'épargner les flammes du purgatoire.

Il faut des victimes partout: il en faut dans la famille, dans la société, dans la vie religieuse. Il faut prier pour ceux qui ne prient jamais leurs frères à la prière, souffrir pour ceux qui ne souffrent pas, pleurer pour ceux qui passent leur temps à chanter dans les festins etc. Ne t'estimerais-tu pas heureuse d'être un ange expiateur?

O Dieu, chère amie, sois te souhaite du courage, car tu en as grandement besoin.

Je
Ton amie, sincère
M^{lle} Jonas
Enfant de Marie.

De Quers et les deux Compagnons.

Il y avait, en Suisse, deux pauvres habitants qui n'avaient rien à manger.

Après s'être consultés l'un et l'autre, ils conçurent le dessein de vendre la peau d'un ours encore vivant. Ils s'en allèrent donc chez un marchand, et lui vantèrent leur marchandise, si bien que celui-ci, persuadé que la fourrure qu'il achetait était supérieure à toute autre, leur en donna un prix très-élevé. Le lendemain, nos deux hommes partirent de grand matin pour s'en aller dans la forêt. À peine y étaient-ils arrivés qu'ils virent venir à eux un ours. L'un d'eux ne pensa à lui faire du mal, l'un d'eux grimpa dans un arbre, l'autre, qui n'était pas si agile, se coucha par terre et fit le mort : il avait entendu dire que c'était le meilleur parti à prendre en pareille occasion.

L'ours s'approcha de lui, le flaira,
le retourna en tous sens, et voyant qu'il ne
bougeait pas, le prit pour mort, et s'en alla.

Dès qu'il fut parti, celui qui était
monté dans l'arbre, en descendit, et comme
il avait vu l'ours sentir son compagnon,
il lui demanda ce qu'il lui avait dit
tout bas, à l'oreille. — Il m'a dit, répon-
dit celui-ci, qu'il ne faut jamais rendre
la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

M. Lucas
Enfant de Marie

Congrégation de Notre-Dame
St. François 5 Novembre 1884

Chère maman,

Combien est longue la distance qui me sépare de vous ! Trois grandes semaines et six longs mois d'absence, je ne puis plus supporter ceci. Votre pensionnat, il est vrai, est bien agréable, mais votre éloignement fait dans mon cœur un vide que rien ne peut combler.

Bonne maman, j'ai à solliciter de vous une petite, que dis-je, une grande faveur ! M. onseigneur Taschereau est venu visiter le couvent, et il nous a accordé, d'accord avec nos maîtresses, trois jours de congé, à titre de souvenir. Si vous voulez, j'ai-

rais passer ces quelques jours au milieu de vous.
Vous craignez peut-être qu'après avoir repris
le goût de famille, je me remette à l'heure
du départ; mais je vous assure qu'il n'en
sera pas ainsi: ce serait abuser de votre bonté.
Je ferai un généreux effort sur moi-même,
et rentrerai au pensionnat, le souvenir de ces
trois jours passés avec ma chère maman,
me rendra force et courage.

O dieu, maman chérie, je compte sur vo-
tre bonté, et j'espère que vous ne refuserez pas
celle qui est fière de se dire,

Votre enfant bien-aimé
M^{re} Jonas
Enfant de Marie

Mon premier sacrifice.

Mon père, m'avait, donné, un, beau, petit
rosier. De peur, de, la, S^{te}. Dieu, en, vi-
sitant, le, reposoir, où, Notre. Seigneur, de-
vait, s'arrêter, il, me, sembla, qu'il, y, manquait
un, rose. De, retour, chez, nous, j'examinai, mon
petit, rosier, il, n'en, avait, qu'un, et, il, me
semblait, impossible, de, m'en, défaire. Mais
tout, à, coup, pensant, à, mon, baptême, et
à, ma, première, communion, aux, grâces
sans, nombre, que, Dieu, ne, cesse, de, me, prodiguer.
Lui, dis-je, ! Notre. Seigneur, n'a, pas, craint
de, mourir, pour, moi, sur, la, croix, et, je, lui
refuserais, ce, petit, sacrifice. Je, cassai, donc, ma
rose, et, je, fus, immédiatement, la, porter
sur, le, S^{te}. Tabernacle, où, devait, reposer, le
S^{te}. Sacrement, et, l'on, me, permit, de, la
placer, moi-même. Ce, n'est, pas, il, est, vrai,
un, grand, sacrifice, mais, plus, tard, je, pour-

rai en faire de plus grands, sinon de plus a-
gréables à Dieu.

M. Jonas
Enfant de Marie

Congregation de Notre Dame
St. Francois 12 Novembre 1884

Cher enfant,

Malgré ma bonne volonté,
et le plaisir que j'éprouverais de te revoir, je
suis forcé de te refuser une demande qui est
cependant si juste, et qui mériterait bien
d'être exaucée. Tu connais notre petite bourse.
Eh bien! cette année elle est encore plus mince
que d'ordinaire par suite d'une perte considérable
que nous venons de subir. Ton papa, aussi, et
tes petites sœurs, seraient bien contents de te
voir. Ces dernières même, m'ont offert leurs
petites épargnes pour subvenir aux frais de
transport, mais comme la navigation est fermée,
et qu'il faudrait venir par les charrs, cela coû-
terait bien trop cher. Adieu, cher enfant,

il faut que tu te soumettes à cette petite épreuve
sans murmurer. En attendant, nous allons
faire tout ce que nous allons pouvoir pour te faire
venir au jour de l'an.

O Dieu, chère enfant, prie Dieu qu'il
favorise nos travaux, afin que nous puissions te
faire venir à la prochaine vacance.

Ton père chéri
M. J. J. J.
Enfant de Marie

Ma Grand'mère.

Les rides sont sur sa figure, son front
a perdu sa gaieté, quatre-vingts printemps ont
blanchi sa tête, et ont courbé son corps sous leur
poids énorme. Ses yeux, autrefois vifs et per-
sants, peussent à peine la guider. Parfois
elle me crie encore beaucoup, surtout lorsqu'il
s'agit de ma classe, je lui saute au cou, et
l'embrasse en lui disant: Grand'maman,
j'ai bien su mes leçons, aujourd'hui.

Je la vois souvent pleurer, quelquefois même
elle s'endort son chapelet à la main. Je pour-
rais bien la garder encore longtemps, cette bonne
grand'mère, mais j'ai bien peur que Dieu
veuille la voir bientôt à mon amour, ce qui
me ferait bien de la perdre. Je vais beaucoup
prier pour éloigner autant que possible ce
moment fatal.

M. J. Jones.

Mes Lectures.

Depuis mon arrivée au pensionnat, j'ai entendu plus de cent fois mes maîtresses faire l'éloge des avantages inestimables tirés de la lecture; je les ai souvent entendu dire: "Il faut lire pour se corriger, s'instruire et se consoler. J'ai compris toute la sagesse de ces paroles, et je me suis laissé aller à toute mon amour pour cette sorte d'amusement. J'en suis arrivée maintenant à laisser là toute autre occupation pour me plonger dans mes lectures favorites. Grâce à la générosité de mes bons parents, ma petite bibliothèque est assez bien montée, et il ne me restera plus bientôt que l'embarras du choix.

Afin de tirer le plus grand profit possible de mes lectures, je les ai divisées en trois catégories: lectures morales, instruc-

tives et récréatives. Je les aborde alternativement, et les trouve les unes et les autres très-amusantes.

Par lectures morales, j'entends celles qui servent à former le cœur, et à purifier l'âme. L'évangile y tient le premier rang, car c'est dans ce livre sacré que renferme une morale si pure et si sainte que j'ai appris à lire. J'imprime ensuite la Bible, et la vie des Saints. Dans les lectures instructives, je trouve une série de faits propres à cultiver mon esprit, et à agrandir le cercle de mes petites connaissances. Ainsi, le Buffon de la jeunesse, le Journal des Voyages, et beaucoup d'autres, sont les livres où, chaque jour, je fais une foule de connaissances utiles, et même nécessaires. Les lectures récréatives sont celles que j'aime le moins; mais plus je me y livre, plus j'y goûte de plaisir, plus mes maîtresses me recommandent d'en user avec sobriété, et d'en faire un choix

très-signe. Les copies du Chanoine
Smith et de M^{me} de Signor sont
les livres dans lesquels je passe toutes mes
récréations, et qui me préservent d'une
dangereuse inaction.

Si je passe mon temps aussi a-
gréablement, c'est grâce à mes maîtresses,
car, hélas! que serais-je devenue, seule
dans le monde, sans personne pour me
quider. Aussi je leur en serai toujours
reconnaissante.

M^{re} Jones.
Enfant de Mary Ann.

Congregation du Notre-Dame
St Francis 27 Novembre 1881

Bien Chers Parents,

Permettez-moi de devancer l'aurore de la nouvelle année par mes vœux et mes souhaits. Je ne ignore pas la grande dette que j'ai envers vous. Je ne ignore pas non plus mon impuissance à vous remercier dignement; mais je veux du moins faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous témoigner ma reconnaissance. Le bouquet que je suis, vous l'avez le plus agréable est celui de mon application durant l'année qui vient de s'écouler et l'assurance de la continuation de cette

application pendant toute l'année qui va
commencer, et je m'empresse de vous le pré-
senter.

Puisse les vœux que j'adresse au ciel
depuis si longtemps, être exaucés pour votre
bonheur, et celui de toute la famille, en
particulier.

Votre reconnaissant enfant,
Marie-Jeanne,
Enfant de Marie.

Congrégation de Notre Dame
St. Francis 21 Décembre 1871

Cher Josephine,

Bon, voilà donc encore
au courant pour six mois! C'est bien long,
et je crois que je me découragerais si je ne
venais de passer de si belles vacances. J'ai eu
bien du plaisir. Je ne suis pas beaucoup
sortie, il est vrai, mais nous avons presque
toujours eu de la visite, et je me suis tout
aussi bien amusée.

J'ai reçu de belles étrennes: une magni-
fique pinguette d'or. C'est charmant, n'est-
ce pas? Ce n'est pas tout, mes petites sœurs
m'ont aussi fait un petit cadeau, que dis-
je? un gros cadeau... Chacune un gros bec

en pincettes.

O dieu, chère amie, recois sept baisers
et septante de baisers de.

O
Ton amour immuable,
Marie Jonas,
Enfant de Marie.

Congrégation de Notre-Dame
St François 1^{er} Janvier 1885

Cher Père,

Un grand malheur
est venu frapper l'union dans notre petite paroisse.
Je vais te mettre au courant de ce qui s'est passé.
Dimanche dernier, la chaleur était excessive,
il ne ventait pas, et tout annonçait que la jour-
née se passerait sans pluie. En effet,
vers six heures du soir, le vent commença à
souffler, le tonnerre gronda, les éclairs sillon-
nèrent le ciel en tous sens.

Nous étions tous réunis dans la cuisine,
lorsqu'un coup de tonnerre, plus fort que
les autres, ébranla la maison. Quelque temps
après, le bruit se répandit que la foudre était
tombée sur la maison de la pousse. Diman-

et l'avait séduite en cendres. Cette pauvre femme
se trouve dans le chemin avec ses cinq enfants.

Nous avons pris chez nous la petite Guillemine.
De lendemain, on a ouvert une souscription,
et l'on est parvenu à ramasser une somme suffisante
pour subvenir aux besoins de cette pauvre fa-
mille pendant un an.

O Dieu, chéri Olivier, viens te promener
tu verras notre petite protégée.

Je
Ton affectionnée,
M. Juncas,
E. de Marie.

La Marguerite des Prés

Il est une fleur, une toute petite fleur
à la robe d'argent, à l'œil d'or, qui résiste
à toutes les rigueurs des saisons, et à toutes
les injures des éléments. On voit, dans les
champs, des fleurs éclatantes, mais ce sont
des fleurs fugitives, qui ne durent qu'un
moment. Celle-ci nous réjouit en tout
temps: elle s'épanouit sur le sein de mai,
sur sa corolle aux chaleurs étouffantes
d'août, et vit même, jusque sous les grands
vents d'octobre, et les neiges de décembre.

On la voit partout, elle gravit les collines,
pénètre dans les jardins et dans les prés etc.
Le petit agneau broute son bouton, le pa-
pillon penche légèrement sa tige vacillante,
l'abeille prise le miel dans son sein. La rose
ne règne qu'en été, la marguerite fleurit toujours.
Marie Jorcas

Congregation de Notre Dame
St. Francois 15 Janvier 1885

Chère Valida,

Je me rappelle la promesse
que nous nous sommes faite de nous écrire
souvent pour alimenter, par nos fréquentes
lettres, la douce flamme de notre amitié, et
je m'empresse de l'accomplir. Tu me serviras
d'interprète auprès de papa et de maman pour
leur dire que je suis contente, aussi contente qu'on
peut l'être quand on est séparé d'aussi bons
parents, et d'une petite sœur dont il me pa-
raissait impossible de me séparer. C'est
que j'ai trouvé dans mes maîtresses autant
de mamans, et dans mes compagnes autant
de sœurs toujours prêtes à rendre service.

Tant qu'à nos classes, c'est absolu-
ment la même chose qu'à l'école ou tu vas
tous les jours, et où nous allons ensemble il
n'y a que deux mois. Toute la différence,
c'est que les études sont plus longues, et
le programme plus étendu.

Vient ensuite la récréation. Je voudrais
que tu nous viesses alors; nous ressemblerions
à une troupe de légers papillons tout foyeux
d'avoir quitté la prison où ils ont trouvé
des ailes.

Je vais être obligé de te quitter bien-
tôt. Je n'ai encore reçu que des éloges
depuis mon entrée, et je voudrais continuer
ainsi jusqu'à la fin de l'année pour ré-
pondre aux sacrifices que s'imposent pour
nous, nos bons parents.

Pour toi, petite sœur, je te souhaite
du courage pour bien travailler. Le tra-
vail renferme une source de forces que le
paresseux n'a jamais goûtées. Si quel-

quelque fois j'ai senti des dégoûts, c'est justement
lorsque j'ai été dissuadée. Réfléchis, et tu
verras bientôt que le bonheur se trouve tou-
jours à côté du devoir.

Adieu, chère Blaise, embrasse pour
moi papa, maman, et toute la famille.

La sœur affectionnée,
M. Lucas,
E. de Marie.

La Neige.

La neige est de l'eau congelé. Elle tombe sur la terre en petits flocons d'une blancheur éblouissante. Par l'effet de la congélation, elle se transforme en petits cristaux de la forme d'étoiles hexagonales. La neige blasse la rue, et la porte, en se faisant, vers la terre. Elle a une grande influence sur l'atmosphère, elle adoucit et tempère le froid. Après avoir demeuré un certain temps sur la terre, la neige fond, et devient de l'eau. Cette eau rafraîchit la terre, enfle les ruisseaux et les fleuves et remplit les fontaines; mais quelque fois elle devient funeste, et cause des inondations désastreuses. Quant de neige aux plantes, elle les couvre d'un manteau, et les protège des rigueurs de l'hiver. Le eau produite par la fonte des neiges détruit une multitude d'insectes qui se trouvent dans la terre.

M. Jorcas

L'Automne

Des jours d'automne ont chassé les jours
brillants de l'été, les rayons ardents du soleil
ne réchauffent plus la terre. Comme le prin-
temps nous prépare aux chaleurs de l'été, de
même l'automne est un second printemps qui nous
dispose aux rigueurs de l'hiver. Le passage
subit de la lumière aux ténèbres, et des ténèbres à
la lumière nous serait pernicieux, et même effray-
ant pour nos esprits; ainsi le passage subit
des plus grandes froids aux plus grandes chaleurs,
et des chaleurs extrêmes aux froids excessifs nous
eût été mortel. Le printemps et l'automne
nous servent de transition.

Admirez ici la bonté de la Providence qui
gouverne si bien toutes choses, et ne nous laisse
manquer de rien. Des fleurs que le printemps
a fait éclore, et que l'été a changées en fruits,
c'est pendant l'automne que nous les récoltons.
La nature ressemble alors à une table que

Qui nous sert avec une somptueuse magnificence,
et à laquelle tout le monde est comin.

Tout est dans l'abondance. Les arbres sont
chargés de fruits. Des pommes, les poires, les
grossilles, les fraises, les framboises, les cerises, les
noix, les glands, les raisins, le blé, et toutes les
richesses des saisons sont à notre disposition. Mais
pendant que nous sommes au sein de l'abondance,
nous ne devons pas oublier les pauvres qui sont
nos frères. Ils doivent avoir leur part dans
toutes ces productions de la nature.

Des jours d'automne passeront, et nous
laisseront, comme tous les autres, de souvenirs
bons ou mauvais. Nous sommes à l'aurore de la
vie, rappelons-nous que c'est de la manière que
nous aurons passé notre jeunesse, qui dépendra
le bonheur de notre vie.

W. Jones.

De peur de l'An

Que d'émotions, de sentiments divers, agitent le cœur humain à cette époque heureuse! Personne ne reste indifférent à ce mot exceptionnel: peur de l'an!

Pour les enfants, ce mot est le synonyme de bonbons. En effet, combien dans leur naïveté infantine ont posé cette question à leurs mères: "Pourquoi tous les ans ne sont-ils pas des jours de l'an?"

Des adolescents se poutent avec bonheur parce qu'il est le terme d'une année qui ne reviendra plus, s'ils avaient en leur pouvoir le fil mystérieux des Parques, dans leur impatience, ils le dévideraient trop vite, hélas! car loin de trouver le bonheur après lequel ils soupiraient, les années se présenteraient devant eux hâtives et nombreuses, et les conduiraient malgré eux aux portes du tombeau.

Pour les vieillards, ces sentiments sont bien

différents. Ils regardent le jour de l'an comme
un messager divin qui leur annonce le terme
de leur existence, le moment où ils seront recom-
pensés de leurs travaux.

Époque heureuse du jour de l'an, peviens
encore, peviens, sougrent nous apporter la joie
et le bonheur. Toujours et partout tu seras
la bienvenue. Dans les chaumières des pauvres
comme dans les palais des riches, la porte t'est
grande ouverte. Ne pourras-tu disparaître,
que tu ne intends le dire. Bon soir, mais
non pas adieu.

M. Jones.

Congrégation de Notre-Dame
St. François 1^{er} Février 1886

Chère sœur,

Comme je me fâche de
ne pas être une ingrate, ma première lettre est
pour vous. Merci de vos aimables lettres qui
sont venues charmer mes six semaines d'isolement.
Mais votre amour n'est pas encore vainqueur: si
mes douleurs physiques ont disparu, il me
reste une grande peine morale. Hélas! ma
jeunesse s'est envolée: plus de gaieté, plus de
fous rires, plus de nattes blondes. Quelle me
fut pas ma douleur lorsque j'aperçus pour
la première fois au fond de mon miroir
ce trait feuille-morte, ces fous rires, ce regard
terne. Je ne pourrai plus désormais me rire,

ni chanter, ni être aimée. Tout en moi est
vieilli: ma taille est penchée, mon esprit est lourd
et toujours occupé de pensées sombres. La
nature qui se revêt de sa parure printan-
nière ne m'inspire que des idées tristes; le ga-
zouillement des oiseaux me fait pleurer. Ma
raison qui, elle seule, pourrait me porter
comme est endormie, j'ai beau l'appeler à mon
secours, elle ne s'éveille pas.

Mais, en me suis-je? Bien loin de vous
remercier, comme j'en avais l'intention, je
suis à vous parler de ma tristesse. C'est igno-
risme; cependant je ne puis m'en repentir, car
maintenant que vous connaissez combien je
suis malheureuse, vous allez trouver au fond
de votre cœur des paroles de consolation et
d'encouragement pour.

Votre triste amie
M^{lle} Jovias.

Guillaume Tell

L'espace est déjà mesuré par le farouche
Sarnum, et suivi par une double haie de sol-
dats, derrière lesquels la foule se presse immen-
sable et silencieuse. Guinai contemple ces ap-
pêts sans s'émouvoir. Gessler se tient debout
près de Guillaume, et examine d'un œil sou-
verain la silence muet qui règne partout.
Tell, entouré de lances, demande une flèche;
on lui en apporte une; il l'examine un ins-
tant, et en casse la pointe. Il demande en-
suite son carquois, le vide à terre, et choisit le
meilleur de ses traits; on ôte les autres de de-
vant lui. Quand bande son arc, il le laisse
tomber, et demande à parler à son fils. Qua-
tre soldats le conduisent vers lui. Il se jette dans
ses bras, l'embrasse, et lui dit: « Mon fils, j'ai
besoin de te parler encore une fois. Prie Dieu,
mon enfant, mais ne t'en supplie, ne prie
que pour toi, car la pensée de ton malheur me

peut, pourrait s'attendre. Mais, je crois que tu
ferais mieux de poser un genou sur terre, afin
d'être moins porté à remuer. Tourne la tête, car
lui ne pourrait supporter la vue de cette pointe
et de ce fer brillant dirigés contre toi. Non,
non, je ne pourrai pas la fléchir, mais non son
père. Guillaume peut le quitter, l'embrasser en-
core, s'engage à partir, se retourner brusquement
et regagner sa place à pas précipités. Ses yeux
contemplant encore une fois ce but si cher,
puis il prend son arc, et deux fois il essaye
de se lancer, mais deux fois ses mains patir-
nelles se laissent tomber à terre. Enfin, sa-
massant toute son adresse et toutes ses forces,
il essuie les larmes qui obscurcissent ses yeux, et
raidissant son bras, lance son trait, d'une main
ferme, et la femme tombe, poêle avec le coup, qui
l'empêche. On s'écroule poussé des exclamations
du père. Guillaume se précipite vers son père, mais
celui-ci pâle, tremblant, épuisé par l'émotion,
ne lui rend pas ses caresses. Lorsqu'il étend, il

comprend à peine ce que lui dit son fils; enfin
il chancelle, et tombe vaincu dans les bras de
son enfant, qui s'empresse de lui prodiguer ses
tendres soins.

Maria Jones.

Congrégation de Notre-Dame
St. Francis 7 Mars 1885

Cher ami,

Dans ma dernière lettre, je
t'ai donné plusieurs conseils, et fait quelques ré-
flexions qui t'effarouchent. Tu es, comme on
dit, fêlé le manche, après la cognie. La tri-
pudition est pesée, punie, mais la hardi-
esse est un grand défaut, surtout dans une
jeune fille.

Pourquoi tant de personnes, d'ailleurs ai-
mables et polies, sont-elles si lentes à se faire
aimer? C'est qu'il y a un pli dans leur
tête, dans leurs manières, dans tout leur
extérieur qui rebute et pousse à s'éloigner d'elles.
Elles s'affublent de la hardiesse comme d'un

panache, d'une armure croyant, par ce moy-
en, faire de l'effet. Elles se trompent, car
si on les regarde, c'est pour rire d'elles. Il
y a d'aimables gaucheries, de charmantes
timidités. Le moyen de se corriger d'une
timidité excessive, c'est de ne faire aucun cas
de paraître telle jusqu'à ce qu'on ne le soit
plus. Deux yeux baissés ne peuvent choquer
personne, tandis qu'un œil hardi et fier
donne tout de suite une mauvaise idée de
la personne qui ose ainsi regarder fier-
ment; sois donc rassurée de ce côté.

Quant aux romans (je veux parler
des mauvais) ils sont nombreux, plus
qu'on ne le pense, et ils ne devraient
jamais salir les yeux d'une jeune fille.
Pour moi, ils me font l'effet de la poudre
qui brûle, noircit.

On enterre demain la veuve O'Leary.
Elle a pu beaucoup de peine à se détacher
de sa vieillesse de bien légers fils la rete-

de, modeste et charmante. Une petite corres-
pondance a suffi jusqu'à présent pour en-
tretienir la douce flamme de notre amitié;
mais cette fois, ni la plus belle lettre, ni
le plus beau cadeau ne remplaceront ma
présence auprès de moi.

O dieu, en attendant que j'ai le
plaisir de te voir, laisse-moi déposer
sur tes fons roses, dix de mes, mes, mil-
lens baisers,

Ton ami intime
M. Javot

Congregation de Notre-Dame
St Francois 16 Mars 1855

Chère amie,

Je ne puis répondre à ton
aimable et pressante invitation que
par un refus et par des larmes.

J'étais en promenade chez mon
oncle, depuis huit jours, quand je reçus
une lettre un peu vagüe, m'annonçant
certaine indisposition de ma bonne ma-
man. Je courus auprès d'elle, et je la
trouvai dangereusement malade.

Aujourd'hui, le médecin est un peu
rassuré, et nous sommes un peu consolés.

Sa convalescence sera longue, dit-on, par-
ce que la secousse a été terrible.

J'ai pris tous les devoirs qui m'in-
combent: d'un côté, ma mère malade, et de
l'autre deux petites sœurs qui, il me faut
soigner et diriger, et dont je dois, pro-
visoirement, la grand'maman. Je t'assure
que je suis bien changée. Je ne suis plus
ta folle amie du pensionnat, mais une
grande demoiselle raisonnable, et tu pourrais
de me voir, quand mes petites mutines ne
sont pas sages, leur dire avec un ton magis-
tral: Si vous n'écoutez pas, vous serez
privées de ceci ou de cela, etc. Je t'avouerai
que j'aime beaucoup à faire ainsi la ma-
man.

Quand même, j'ai parfois des moments
de tristesse et d'angoisse. Quand je songe
à ma bonne maman, toutes mes illusions
se dissipent, mon âme s'anémie et se fane
et tombe sur elle-même comme affaissée;
alors, je ferme les yeux au ciel, et je respire
la résignation dont j'ai besoin.

Mes respects, mes amitiés et mes re-
grets à tes bons parents.

Adieu, n'oublie pas dans tes pri-
ères

Ton ami sincère
M. Joncas.
C. de Maris.

Congrégation de Notre-Dame
St. François 18 Mars 1885

Cher petit père,

La petite Marie vient
te surprendre au milieu de tes occupations jour-
nalières. Qui te trouvera-t-elle? A la mai-
son, à la grange..... Non, se me trompe, c'est
à table, où son courrier t'apportera, non ta pe-
tite Marie, mais une de ses lettres, qui te
dira toute l'affection que son petit cœur a
pour toi. Te souviens-tu, petit père, quand,
au retour de l'école, j'allais tout doucement
derrière ta chaise, je te sautais au cou, et
t'embrassais bien fort, moi te faisant faire
un saut; puis tu me prenais sur tes ge-
noux, et je te racontais mille petites aven-

tures, car, tu le sais, ta petite fille a une
langue pour trois. C'est surtout lorsque
j'avais gagné quelques places, ou que je
m'étais attiré quelques compliments que
tu me caressais encore plus que de coutume;
que tu m'accorderais le privilège de peiller
jusqu'à huit heures. Hélas! tout cela
est passé, et maintenant, je ne puis seu-
lement pas t'embrasser avant de me cou-
cher; et je me vois obligé de me mettre au
lit sans avoir reçu la benediction pater-
nelle. Je me demande souvent: Pourquoi
être en prison? Ce n'est que pour nous
faire ennuyer, car il faut se lever à six
heures en plein cœur d'hiver. Je te vois
prendre une figure alarquée et fâchée: Non
Dieu! que mon enfant est malheureuse!
Tranquillisez-vous, petit père, je suis heu-
reuse, et comment pourrais-je ne pas l'être
entourée de maîtresses bonnes et dévouées, et de
compagnes aimables et empressées. Il ne

manquer qu'une chose à mon bonheur, c'est
de recevoir mon bon papi, de l'embrasser à
mon goût, et de recevoir à mon tour une ou
deux douzaines de ses bises sucrées.

En attendant que ce bonheur me soit ac-
cordé, je te prie d'embrasser pour moi ma-
man et toute la famille.

La petite Lutine
Marie Jonas
Enfant de Marie.

Suite d'Hermine.

La nuit reigné encore, aucun nuage n'obs-
curcit son front chargé d'étoiles, la lune ré-
pand une douce clarté. Hermine s'avance
dans l'ombre pour confier ses douleurs au
ciel. Des gardes avancés l'aperçoivent,
la prennent pour Clorinde, dont elle porte
l'armure, et l'attaquent. Polyphème s'avance
vers elle en lui criant: "Tu es morte, et lui
pousse un javelot inutile. Comme la
liche fugitive craint la meute qui la
poursuit, au son du fer qui siffle, Her-
mine presse les flancs de son coursier. Des
soldats courent après elle, mais son cheval
dévore la terre, et l'entraîne dans une fo-
rêt épaisse. Elle ressent alors de la poussière,
cependant elle fuit encore, l'infortunée prin-
cesse, sa main tremblante laisse flotter les
sins, elle ne voit que ses larmes, n'entend
que ses soupirs.

Elle erre toute la nuit et tout le jour
suivant, et, au moment où le soleil, per-
çant le voile épais de l'horizon, se plonge dans
le fleuve, elle arrive sur les bords du Jour-
dain, met pied à terre et se couche sur le sa-
ble. Le soleil, comme un ange consolateur,
vient la couvrir de ses ailes bienfaisantes
jusqu'au lever de l'aurore. Le gazouil-
lement des oiseaux qui saluent la nouvelle
aurore, le murmure du fleuve, le doux zé-
phire qui soupire et joue dans le feuillage
la réjouissent; elle pleure sur son sort.

Qu'un million de ses pleurs, elle entend
des chants. Elle se dirige du côté d'où par-
tent ces sons, et aperçoit un vieillard qui,
tout en travaillant une coqueille d'osier,
prêtait une oreille attentive aux chants de
trois jeunes bergers. L'apparition soudaine
d'armes inconnues trouble le bon vieillard,
mais Hésimie s'empresse de le rassurer
en découvrant ses yeux et sa blonde

chère, puis elle lui dit : " O vieillard, com-
ment pouvez-vous vivre tranquille au milieu
du vaste incendie qui dévore le pays,
et couler vos jours en paix sans craindre
la guerre et ses rigueurs. Il lui répond :
Jusqu'à présent, nous avons été à l'abri
des combats, peut-être que le ciel pro-
spice, de même que la foudre épargne les
vallons et ne frappe que la cime des
montagnes. Votre pauvreté, vile et mépri-
sable, ne tente pas les soldats.

Des paroles du vieillard, déterminè-
rent Germinie à rester parmi eux,
au moins jusqu'à ce que la fortune fa-
vorisât son retour. Alors, s'asseyant
près du vieillard, elle lui raconta ses
malheurs, et le bon vieillard mita ses
pleurs aux siens. Le lendemain on
vit cette princesse se revêtir d'habits rus-
tiques, et un vile, grossier, couvrant sa
figure, mener ses bœufs au pâturage, et

les ramener.

Elle passa des jours heureux dans cet
asile où régnait la plus parfaite tranquil-
lité.

Marie Jones
Enfant de Marie

Congrégation de Notre Dame
St. François 20 Mars 1885

Chère maman,

Mes plus douces
pries jusqu'à présent celles que j'ai goûté
tous les jours de votre site. Aujourd'hui,
je suis certainement heureuse de vous of-
frir mes vœux de bonheur; mais quand
je pense à la joie que j'éprouvais autre-
fois à pareil jour, quand je me rappelle
vos douces caresses, je me sens triste et
isolée dans les grandes salles du pension-
nat. J'échangerais volontiers mon âge contre
celui de Berthe, qui va vous réciter
un joli compliment, et vous présenter son
bouquet. Quant à moi, je ne puis vous en

payer le mien; mais vous recevrez en même
temps que cette lettre mon Bulletin. J'espère
qu'il vous fera plaisir. Pendant ce tri-
mestre, j'ai été trois fois la première de
ma classe, et je suis sûre que papa se-
rait étonné de m'entendre entretenir une
conversation assez correcte avec lui. Sou-
tefois mes meilleurs succès ont été dans
le dessin. Mercredi dernier, chaque élève
était à même de dessiner ce qu'elle
voudrait. J'ai fait votre portrait de
mémoire. Il est frappant de ressem-
blance. Qui s'est bien vous, vos yeux
doux, votre bouche mignonne, votre fi-
gure gracieuse. Ma maîtresse a été très
contente de moi, et m'a félicité de mon
choix. Je vous l'envoie, bonne maman
comme souvenir de votre petite fille.

Ce matin, pendant la messe, j'ai
bien prié le bon Dieu de vous donner la
santé et de vous rendre; mon plus ar-

Leur désir est d'y contribuer.

Leur affectionné enfant
Maru Jorcas
Enfant de Maru

Congrégation de Notre Dame
St. François 37 Mars 1885

Chère maman,

Lorsque je vous ai
supplie de me mettre en pension, je croy-
ais que rien n'était plus agréable. Je me
figurois une foule d'amusements, de plai-
sirs de toutes sortes. Comme je me suis trom-
pée.

D'abord on nous fait lever à cinq
heures et au mois de janvier! Nous
sommes obligées de casser la glace dans nos
bassins pour nous laver. Quelquefois j'ai
les mains tellement gelées que je ne puis
agrafer ma robe. Tout cela, dit-on, est
naturel à la santé. Ensuite nous

descendons à l'étude. C'est là qu'il faut
travailler, tourner nos heures en tous sens,
sans jamais lever les yeux, ou nos pauvres
mains en fâlassent. Et qu'est-ce que
nous espérons? Des sottises. Je puis dire
que je ne puis résister à ce genre de vie.
Venez me chercher, ou je puis mourir de cha-
gum. Mais ici, en effet, il ne nous est
pas permis d'être malades, et quand bien
même je le suis, j'aime mieux supporter
mon mal en patience que de me faire
tâter le pouls par leur vieux barbu de mi-
dwin, qui n'est pas trop tendre, je vous
assure, et qui n'a qu'un seul remède pour
toutes nos maladies: c'est la diète.

Oh! voyez-vous, je ne puis plus
restier ici, et si vous ne me retirez de pension,
je s'en irai m'esquiver et retourner auprès de
vous. Alors comme vous serez content de
moi, au moindre murmure vous n'aurez
qu'à me menacer de me ramener ici, et tout

ra bien. Je pourrai au moins vous embrasser au-
tant que je pourrai. Mais ici je ne vous vois
jamais. La nuit je rêve à vous, et je
me sens heureuse; mais tout à coup le son
de la cloche vient mettre fin à mes beaux
rêves, et je commence encore une journée de
travail.

O bientôt donc, maman chérie, ne
me laissez pas languir plus longtemps dans
ce lieu affreux. Je vous recommande surtout
de ne pas montrer cette lettre à papa, car
il ne consentirait certainement pas à ma
demande.

O dieu, il me tarde de vous voir, de
vous serrer sur mon cœur et de me dire dans
vos bras,

Votre fille aimante,
Marie Jonas,
Enfant de Marie.

Voyage en bateau de Berthier à la bonne S^{te} Anne.

Il est sept heures, la cloche du bateau a sonné le signal du départ et les voyageurs se hâtent de prendre leurs places. Le Montmagny s'ébranle, et nous partons. Le soleil dissipe les vapeurs qui descendent le St Laurent, de sorte que nous pouvons contempler à notre aise les beautés de la nature. La première terre que nous apercevons est l'île d'Orléans, cette grande île divisée en cinq paroisses. Nous en faisons le tour et continuons notre route. L'église et le couvent se dessinent nettement à travers la verdure. Nous voguons en silence lorsqu'une légère brume vient nous annoncer que nous arrivons au but de notre pèlerinage. Chacun s'empresse de débarquer, et nous entrons

dans l'église. C'est ici seulement que nous
connaissions la puissance sans bornes de
cette Dieu de la Reine des Cieux par
les nombreux ex-voto qui orment son é-
glise, et qui en sont pour ainsi dire le
plus bel ornement. Nous visitons ensuite
le couvent, puis, après avoir recueilli
quelques gouttes de l'eau de la fontaine
miraculeuse, nous nous embarquons,
rapportant au fond de nos cœurs, le
souvenir des grâces spirituelles ou tem-
porelles que nous avons obtenues.

O heureux voyage! quand pourrons-
nous te renouveler? C'est ce que nous
ignorons. Confiants dans la Pro-
vidence, nous devons jouir des joies
présentes, sans jamais nous inquiéter
de l'avenir. Dieu a ménagé à cha-
cun son temps de bonheur, et de
soleil.

M. Jonas

La Charité.

Comme chaque fleur prodigue aux sens
charmés, leurs grâces végétales, ainsi chaque cœur
compétissant, selon les degrés d'amour dont
Jesus a orné son âme, doit communiquer sa
ressemblance ce trésor émané du ciel même.

La foi et l'espérance se plaisent à
lui donner le doux nom de soup, car elles
leur servent de messagères. C'est à la
suite de leurs victoires signalées, qu'elle fait
écouler de sa corolle parfumée les gouttes dé-
licieuses qui soulagent et consolent l'infor-
tune, et produisent les fruits de vie que l'En-
fant de Bethléem a cimentés de son sang.
Oh! ne craignons pas de le dire, c'est toi,
vertu sublime, qui fis tant d'heureux sur
la terre, qui changeas la face d'un monde
égoïste lorsqu'il était sur le point de porter
le trophée de gloire, et de régner en sou-
verain.

Oh! c'est pour l'amour de toi que
tant d'hommes illustres ont consacré leur nom,
leurs biens, leur jeunesse, pour faire connaître
aux autres celui qui t'a produit. Tel est
le noble Apôtre des Indes, dont l'âme
aimante était consumée de la soif brûlante
de faire briller sur les petites Indes les
premiers rayons de la Divinité. Elle encore
entre tant d'autres l'héroïne du 17^{ième} siècle, l'im-
mortelle, la vénérable M^{re} Marguerite Bourgeoise,
cette jeune et timide vierge qui, transportée sur
les ailes de la charité, ne craignit pas de
traverser, de braver les vagues du fier
océan pour venir coopérer à la régénération
de la jeunesse. Semblable à la graine
délicieuse que le vent emporte dans les
contrées lointaines, mais fertiles; elle vit
ses efforts couronnés d'un plein succès.
Le grain de sésame est devenu un
grand arbre à l'ombre duquel plus de
seize mille enfants trouvent maintenant

un asile préservateur.

Fleur bien-aimée du jardin du ciel,
douce Dobelia, embrasse-nous de tes
fleurs, afin que nous puissions, suivant
l'exemple de l'Epître qui nous dit :
Bonnez-vous les uns les autres, passer
en faisant le bien.

Maria Jones.

Congrégation de S. J. de
St. François, 5 Septembre 1883.

Chers Parents,

Me voilà encore une
fois rendue et installée dans mon cher
convent. Rien n'y est changé, si
ce n'est quelques nouvelles prisonnières
venues pour prendre la place de celles,
qui ne doivent plus revenir. Je n'ai
pas besoin de vous dire que je ne
m'ennuie pas. Je suis accoutumée à
ce genre de vie; d'ailleurs est-il quel-
que chose de plus doux que d'habiter
sous le même toit que Marie? Cer-
tes non, et tous les jours je remer-
cie Dieu de m'avoir réservé ce bon

leur. N'allez pas croire cependant que
je vous ai oubliés. Oh! non, je pense
souvent à vous. Je prie Dieu qu'il
vous donne à tous une bonne santé, sur-
tout à vous, chère maman, qui en avez
tant besoin.

Adieu, et au revoir!!

Votre affectionné enfant
H. Jonas.

Le nid d'hirondelle

Heureuse la maison au nid d'hirondelle, elle est sous les auspices d'une sécurité parfaite, car l'instinct merveilleux de cet oiseau lui fait choisir pour demeure un séjour assuré qui n'est pas sujet à des mutations continuelles. Il n'ira donc pas construire son nid sur la paille champêtre de quelques cabanes habitées, mais il choisira de préférence les domiciles abandonnés, et vira loin de tout mouvement turbulent là où plusieurs générations peut-être auront passé leur vie.

Si l'hirondelle se trouve dans les villes et les campagnes, elle choisira quelque maison paisible où elle pourra abriter sa petite colonie, sans que son nid soit dérangé pendant son absence, ce qui lui épargnera de nouveaux labours

Pour l'année prochaine.

Pour moi, je me sens prévenu en
faveur des habitants de maisons où
se trouvent des nids d'hirondelle. Je
suis sûr que dans ces maisons ne
régneront pas les orgues des débauches, ni
les fracas des disputes. Des valets n'en
sont pas cruels, les enfants impitoyables.
Presque toujours se trouvent sous ces toits
de saints milliards et d'innocentes jeunes
filles qui protègent les nids des oiseaux.

Marie Juncas

Congrégation de Notre Dame
St. Francois 15 Septembre 1885

Chère Josephine,

Il y a déjà trois semaines
que je t'ai quittée. J'ai bien étudié de-
puis ce temps, et cependant je ne suis
rien commencé. Je me serais découragé
plusieurs fois si la pensée qu'en tra-
vaillant bien toute l'année, je pourrais
avoir mon diplôme, et venir à mon tour
en aide à mes bons parents, ne m'eût
permis de reprendre le courage. J'ai retrouvé
ici un grand nombre de mes anciens
amis. Nous avons ensemble bien du plai-
sir, surtout pendant la récréation. Tu
ne sais pas ce que c'est, toi, qui ne
récrées au pensionnat. Je suis sûr

que si tu y assistais une seule fois, tu
voudrais venir au pouvoir rien que pour
la récréation.

Je rappelle-tu quand nous
jouions à cache-cache toutes deux?
Nous nous amusions bien, c'était à qui
trouverait les plus belles cachettes. Ici,
ce n'est pas la même chose, nous
sommes de trente à quarante concurrentes.
De feu favori du plus grand nombre,
le mien en particulier, c'est le croquet.
J'en ai déjà fait bien des parties?

Qu'à chaque soirée, il faut que
je me rende à l'étude. Bonsoir, moi
du courage, et surtout de la persévérance.

Mes amitiés à ton aimable
famille, et pour toi, dix bises de,

Ton amie intime,

Mary Jones.

Enfant de Marie.

Vin paysage champêtre

Par une de ces chaudes journées de printemps où le soleil semble vouloir dominer la terre de sa longue absence, je me dirigeai vers un bosquet, dont on m'avait souvent vanté les sites charmants. On arrivant, je vis bien qu'on ne m'avait pas trompé. Rien de plus frais ni de plus gracieux ne s'était présenté à mes yeux.

C'était d'abord la nature dans toute sa majesté: des chênes, des hêtres, des ormes, des pins, des sapins élevant vers le ciel leurs cimes altières, puis, pris de faiblesse, une folle petite rivière. En avançant un peu dans l'intérieur, le paysage changea tout à coup d'aspect. J'eus devant moi une verte pelouse,

charmant oasis, traversé par un petit
ruisseau, gazonnellement légèrement sur
un lit de cailloux, et sur les bords
duquel croissent la marguerite et le
myosotis, entouré de touffes d'arbustes
sauvages, de rosiers rouges et blancs.
D'un côté, on aperçoit le petit village
St. Raphael, et de l'autre de
belles prairies couvertes pendant l'été
de foin odorants. De toutes parts,
l'horizon est entouré de bois, formant
comme une large bande se détachant
en noir sur l'azur foncé du ciel.

Depuis que je connais ce frais
vallon, je viens souvent m'y reposer,
pour entendre les gazonnements des
oiseaux, contempler l'active abeille
recueillant le suc des fleurs. Un doux
zéphyr passe sur ma tête, et on face d'une
si belle nature, je ne puis m'empêcher de m'é-
crier: "Grand Dieu, que tes œuvres sont belles!!"
M. J.

Congrégation de Notre-Dame
St. François, 25 Septembre, 1885.

Monsieur C. A. Carbonneau,
ecclésiastique, St. Modeste.

Monsieur,

C'est un devoir pour
moi de ne pas laisser passer ce jour
sans vous offrir mes souhaits de
fête. Bien qu'il y ait quatre ans
que je n'ous ai pas vu, votre souvenir
est resté gravé dans mon cœur. Quin,
il est vrai, a depuis ce temps opéré en
vous de grandes choses, il vous a élevé

indignité, et va bientôt faire de vous
son représentant sur la terre; ce-
pendant je vous ai toujours regardé
comme un intime de la famille.

Que Dieu vous donne main-
tenant les grâces nécessaires pour
suivre la belle et noble vocation qu'il
vous a destinée de toute éternité! qu'il
vous ménage des jours aussi men-
bruns et aussi paisibles que le mé-
ritent vos vertus!!

Tels sont, révérend monsieur,
les vœux que je forme pour vous.
Adieu, les avec l'assurance des
sentiments respectueux de,

Votre tout dévoué
M. J. Jones
E. de Marie.

Les amis de l'homme

L'agriculteur a de redoutables ennemis, des destructeurs acharnés, qui, chaque année, pillent ses moissons. Ce sont les insectes qui infestent l'air, et se repandent par milliards sur la terre et sous le sol. Il ne peut rien contre eux, leur nombre les rendant invincibles. Mais, heureusement qu'il est d'autres créatures qui les combattent pour lui, d'autres qui se nourrissent de ses ennemis et leur font une guerre constante. Ce sont les oiseaux de toutes sortes: l'hirondelle, la pie, la mésange, la chouette, le corbeau, le moineau, etc. L'hirondelle, au vol rapide, aux ailes étendues, se charge d'explorer l'air. Elle rattrape les mouches à leur passage, se tient sans cesse au milieu de ces bandes.

foqueuses, et en dévore des milliers
par jour. D'a misange, de
concert avec la pie, fouille l'écorce
des arbres, et par ce moyen, détruit
toutes ces petites chenilles qui sont
la ruine de nos forêts. La chouette
s'attaque à d'autres animaux non
moins redoutables, et fait la chasse
aux rats, aux souris, aux surmulots,
qui viennent dévorer notre grain jus-
que dans nos grumiers. Le moineau,
le coucou, le rouge-gorge, voltigent
d'arbre en arbre, visitant toutes les
branches, les feuilles et les rameaux,
et avalant avec une avidité glou-
tonne ces mille petits insectes, for-
més en bande ou assemblés en pro-
cession, qui devorent eux-mêmes en at-
tendant d'être dévorés.

Mais les oiseaux ne sont pas
les seuls qui rendent service à l'homme,

les jardins, les prés ont besoin d'être
purifiés des larves, des insectes, des
vers qui rongent les plantes. La
taupette se charge de cette office. Il
n'est pas jusqu'au crapaud, ce
vilain animal, qui ne soit aussi à
l'homme d'une grande utilité. Il se
traîne toute la nuit sur son gros
ventre, et fait une immense ombance
de limaces et de coquilles. Le hé-
risson parcourt les haies et dévore
les rats, les souris et même les vipères
sans s'occuper de leur venin. La
couleuvre, le lézard et la chauve-souris
travaillent aussi pour l'homme. Nous
devons donc protéger et secourir les a-
nimaux, comme ils protègent nos
champs et nos jardins.

M. J. J. J.

Congregation de Notre Dame
St. Francois, 2 Octobre, 1885

Chers Parents,

Je dérobe un instant
à mes nombreuses occupations pour
venir converser avec vous. Rien de
nouveau en pensionnat si ce n'est
que nous avons fêté les anges gar-
diens, dimanche dernier. La
fête devait être bien grande, M^r le
Curé et M^r le Vicaire y avaient
été invités. Nous étions toutes dans
la salle attendant leur arrivée. Voilà
que sept heures sonnent, un quart
d'heure, une demi-heure se passent,

et personne. Nous commençons à croire qu'il y avait quelque chose quand on vint nous dire, qu'il pleuvait à verse, et que M^r. le Curé, qui se ressent encore beaucoup de sa dernière maladie, ne pouvait, malgré sa bonne volonté, se rendre à notre invitation. Nous avons alors fait notre fête seules, et avons eu tout de même bien du plaisir.

En terminant, bonne maman, je vous prie de m'envoyer mes vêtements d'hiver, ou mieux encore de venir me les porter. Je pensais qu'il n'y avait pas d'hiver à St. Francois, mais on me dit qu'il y en a un. Dans tous les cas, il est toujours mieux que je prenne mes précautions.

Adieu, chers Parents, venez me voir à la Toussaint, vous me l'avez promis. mille baisers de,
votre affectionnée enfant
M. J.

L'Avare

Je m'ins essayer de faire le portrait de l'avare. La tâche que s'entreprend est difficile. Cependant l'espoir qui m'inspire par mon bon ange, s'en prendra à bout. Puisse-je faire concevoir à ceux qui me lisent une si grande horreur pour ce vice détestable qu'ils s'en éloignent à jamais.

Qu'on s'ir avec passion, le recherche avec avidité, ne pas se passer de le compter, de contempler avec jouissance, l'adorer pour ainsi dire comme une idole, et consacrer à cette idole sa famille, ses amis, son repos; voilà les principaux traits qui caractérisent l'avare. Dur, injuste, inhumain envers ses semblables, cruel envers lui-même, se

privant de tout, sans cesse torturé
par la crainte des fantômes qui ap-
paraissent à son cerveau malade. L'a-
vare mine une vie affectée, continue-
ment agitée par des soupçons mal
fondés, et il semble que par un juste
châtiment du ciel, il soit condamné
à être lui-même victime de sa passion
effrénée.

J'ai connu un de ces pauvres mi-
sérables qui faisait pitié à voir. Vain-
decharné, il semblait réduit à la
dernière misère. On voyait d'annones
qu'on lui donnait par compassion
pour son grand âge. Il mourut, et
quelle ne fut pas la surprise d'un
voisin charitable qui était allé l'en-
sevelir de trouver sous son grabat
trente mille francs en or et en
monnaie.

Ce pillard sordide, n'avait

pas en honte de tendre la main pour
ménager son trésor.

M. J. J. J.

Le Prodigue

Quel paradis la prodigalité me
fait-elle pas de nos jours dans la
société ! Dans être aussi vil et aussi
méprisable que celui de l'avarice,
ce vice n'en est pas moins pour la
personne qui s'y livre une source de
basses et de dégradation.

On voyant le prodigue semer
l'or sous ses pas, faire des fêtes
splendides, donner des repas
somptueux, il semble que quelque
sentiment de générosité anime ses
actions et en rehausse l'éclat. C'est
une erreur ; l'ostentation, la fatuité,
l'ambition, un amour déréglé des
plaisirs, sont les seuls motifs de
toutes ses dissipations, la bienfai-
sance lui est tout-à-fait étrangère.
Aussi ne verra-t-on faire des dé-

penses énormes et superflues, pour
se montrer orgueille d'une dureté excès-
sive envers les pauvres, leur refusant
le pain si nécessaire à leur subsis-
tance.

Tout entier à son plaisir, engourdi
par la mollesse, il ne soupçonne nullement
des déceptions qui peuvent lui
arriver tout aussi bien qu'aux pauvres.
Il croit que sa fortune est éternelle. Oh!
l'insensé! Aujourd'hui il est riche,
considéré, et demain peut-être la ruine,
la honte, la misère viendront frapper à
sa porte.

J'ai connu un malheureux jeune
homme qui, favorisé par le sort et par
d'adroités spéculations avait atteint
le faite des richesses et des honneurs.
Enivré de sa gloire, il se laissa aller
à la prodigalité. Mais cette fortune
qui paraissait éternelle, et qui, certes,

ne s'était pas bien qu'elle fût immense,
cette fortune, dis-je, s'éteignit tout à
coup, et laissa mon jeune homme dans
un état voisin de la misère. Il eut beau
regretter sa vie passée et prendre de bon-
nes résolutions, la fortune ne le seconda
plus, et il mourut de chagrin.
Cette mort ne ressemble-t-elle
pas à celle de l'avare?

M. de Juncas
Enfant de Marie

Quelques réflexions sur la vie du Couvent.

Avec quel bonheur je viens aujourd'hui
parler de cette vie si douce, si chère à
mon cœur, de cette vie dont on ne connaît
les charmes qu'après les avoir goûtés, de
cette vie, la plus pure, la plus angé-
lique, de cette vie du Couvent.

À ce seul mot, je sens se réveiller en
moi toute mon ardeur, et, aidée de Celle
qui garde sous sa tutelle cet asile béni,
aidée de ma Mère du ciel, je commence
à parler de cet heureux séjour, des êtres
fortunés qui l'habitent, et des personnes
dévouées qui leur consacrent tout ce qu'elles
ont de plus cher.

Et ayant passé mes plus tendres
années dans un couvent, ne connais-
sant d'autre demeure que le toit ma-
teriel, il m'est impossible de comparer

la vie que nous menons ici avec celle que
l'on mène dans ce monde bruyant que
je ne connais pas encore. Mais le fuge d'a-
près le témoignage de plusieurs de
mes anciennes compagnes qui ont
laissé le couvent depuis quelques an-
nées et qui jouissent maintenant d'une
pleine liberté d'actions, leur témoignage,
dis-je, me suffira. "Heureux temps
du Couvent, me disait l'une d'elles,
qui ne perions-tu pas? Oh! combien
je te regrette!"

Aussi, quelle vie plus heureuse
pour une bonne enfant de Marie!
Habiter sous le même toit que sa
mère, pouvoir verser à chaque ins-
tant dans son sein les petites peines
qu'elle-même nous a appris à sup-
porter avec tant de patience.

Entre tous ces avantages, la vie
du couvent est remplie de plaisirs

de toutes sortes. Encore dernièrement les
petites fêtes des "Anges Gardiens" et
des Enfants de "Marie" nous ont
comblés de joie en nous donnant un
congé.

Mais en parlant de nos joies, de
notre bonheur, il ne faut pas que
s'oublie ceux qui en sont les princi-
paux auteurs, ceux qui n'épargnent
rien pour nous rendre heureuses; il
ne faut pas que s'oublie ces Mères
dévotées qui, du matin au soir, sont
sans cesse occupées de nous. Oh!
Dieu seul pourra les récompenser di-
gnement; mais ma reconnaissance
pour elles n'en sera pas moins é-
ternelle. Je n'oublie pas non plus
notre bon H^{on}oré Curé qui con-
tribue si largement au bonheur que
nous goûtons; chaque jour est marqué
par de nouveaux traits de son dé-

vement. Pour lui surtout, je con-
serverai toujours dans mon cœur des
sentiments de profonde gratitude et de
filiale tendresse.

En terminant, permettez-moi,
M^r le Curé, de me faire l'inter-
prète de mes compagnes et de vous
remercier pour la faveur que vous
nous avez accordée aujourd'hui, en
assistant à notre revue.

Marius Joncas
Enfant de Marie

May 20

